



Yveline Féray
**Dix Mille
Printemps**

Tome 2



Picquier poche

Yveline FÉRAY

Dix mille printemps

Roman
Tome II

萬
事



Éditions
Picquier Poche

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

- Le Fou des fleurs*, album illustré par Anne Romby, 2005
Contes d'une grand-mère cambodgienne, 2003
Contes d'une grand-mère chinoise, 2001
Contes d'une grand-mère vietnamienne, 1998

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

- La Fête des eaux*, roman, Albin Michel, 1966.
Les Promeneurs-de-Nuit, roman, Julliard, 1976, Grand Prix des écrivains de l'Ouest.
Epopée des bords du chemin, roman, préface de Pierre-Jakez Hélias, Julliard, 1980, réédité aux éditions Armine-Ediculture, Lyon, 2001.
Pompe funèbre, nouvelle, 2 + 2, Mylabis Press, Lausanne, 1983, prix Renaissance Aquitaine.
Dix Mille Printemps, roman, Julliard, 1989, prix Asie, Grand Prix du roman de la Ville de Cannes.
Van Xuân (Dix Mille Printemps), roman, Van Hoc & Sudestasia, Hanoi, 1997, réédité en 2002.
Monsieur le Paresseux, roman, Robert Laffont, 2000.
La Rencontre de Tu Thuc et de la fée, conte illustré par Phuong Hoa, éditions Kim Dong, Hanoi, 2001.
Contes d'une grand-mère chinoise, éditions À VUE D'ŒIL, 2003.

© 1989, Editions Julliard

© 1996, Editions Philippe Picquier
pour la présente édition
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 2-87730-269-5
ISSN : 1251-6007

SOMMAIRE

LIVRE SIXIÈME

Le Prince Sage

Chapitre 1	9
Chapitre 2	32
Chapitre 3	55
Chapitre 4	80

LIVRE SEPTIÈME

Le Dragon de Lam Son

Chapitre 1	141
Chapitre 2	174
Chapitre 3	192
Chapitre 4	204
Chapitre 5	240

LIVRE HUITIÈME

L'épée restituée

Cartes	267
Chapitre 1	269
Chapitre 2	294
Chapitre 3	337
Chapitre 4	366
Chapitre 5	394

LIVRE NEUVIÈME

La tragédie du jardin des Letchis

Chapitre 1	427
Chapitre 2	456

Chapitre 3	483
Chapitre 4	529
Épilogue.....	583
Notes explicatives.....	585
Bibliographie sommaire	609

LIVRE SIXIÈME

LE PRINCE SAGE

皇子聽秦

*Tous les bambous de nos forêts
ne suffiraient pas pour inscrire
les crimes de la tyrannie.*

*Toute l'eau de la mer orientale n'en saurait effacer la puanteur
La colère du peuple fut à son comble
La Terre et le Ciel ne purent tolérer de pareils forfaits.*

NGUYÊN TRAI,
Proclamation sur la Pacification des Ngô.

ANNÉE DINH HOI (1407)
(Année du Porc)

CHAPITRE 1

Du pinceau de l'Annaliste de la Cour de Nankin devaient tomber ces mots :

Période Tch'eng-Tsou (1407) :

A la sixième lune, établissement de l'intendance générale (Pou-Tchen) au Giao Chi. Houang Fou président de la cour de justice est chargé à la fois de l'intendance générale et de la grande justice.

Le Giao Chi est divisé en dix-sept foù (préfectures), quarante-sept tchéou (sous-préfectures de première classe) et cent cinquante-sept hièn (sous-préfectures de seconde classe), douze oûi (postes militaires), trois sè (districts de petits princes vassaux), dirigés par trois ti.*

Le président Houang Fou cumule la direction des deux charges d'Intendant Provincial et de Grand Juge. Lu-Yi commande la division militaire.

D'après la carte géographique de ce royaume adressée à notre Auguste Empereur par le Généralissime Tchang Fou, on donne au Giao Chi cent soixante-seize li est-ouest et deux mille huit cents nord et sud. En le réduisant en province de l'Empire, y ont été établis quatre

* Ti : bureaux centraux comprenant l'Administration générale ; la Justice ; le Commandement militaire.

cent soixante-douze tribunaux chargés de l'administrer.

L'ancien nom de Thang Long pour la capitale a été changé en Dông Quan.

Annotation Impériale :

*Jadis les Song, les Yuan n'avaient pu réussir dans leurs expéditions punitives contre l'Annam * récalcitrant. Cette fois-ci, nos prouesses militaires ont été sans précédent. L'écho de nos victoires retentira à jamais ¹.*

Vijaya se laissait vêtir et semblait prendre un certain plaisir à être ainsi paré de harnois et de housses de brocart. Un frontal d'or ornait sa tête, des étuis de même métal protégeaient ses défenses, des dizaines de clochettes de cuivre s'agitaient autour de ses larges chevilles. Tous les accessoires de son harnachement étaient de la plus grande richesse.

— Quel splendide animal !

Le Grand Intendant Houang Fou le contemplait depuis le seuil des anciennes écuries des Empereurs Hô.

On eût difficilement trouvé en effet plus beau spécimen. Sa couleur d'un blanc satiné d'argent fraîchement astiqué en faisait, à elle seule, une rareté. Ce qui expliquait les soins pris lors de sa capture, là-bas, dans les montagnes du Champa où il vivait à l'état sauvage, et de son dressage. Ses frémissantes oreilles n'avaient point été transpercées ni écorchées par les crochets de fer destinés à mater les sujets indociles, et son vaste corps était exempt de la moindre cicatrice : marques du cabestan pour lui apprendre à tourner en rond, des cordes de peau de buffle ou des anneaux d'entrave.

Tout l'art et toute l'habileté de son dresseur avaient consisté à utiliser la douceur plutôt que la force. De cette

* Annam (Sud Pacifié), autre nom donné par les Chinois pour désigner le Daï Viêt.

prime éducation, Vijaya conservait des manières extrêmement affables et n'avait pas son pareil pour saluer avec respect, hauteur ou désinvolture ses visiteurs selon leur qualité.

S'il restait attaché à son cornac cham, il n'avait pas été long à savoir qui était son maître véritable. Son odorat excellent avait tôt fait de reconnaître Houang Fou avant même qu'il n'apparaisse et un sourire fronçait alors la peau épaisse de ses joues. Dès que le Grand Intendant commençait à lui parler, il ne manquait pas de le caresser délicatement de sa trompe sans jamais déranger son bonnet ou l'ordonnance de sa toilette. Il semblait deviner tout ce qui pouvait lui plaire.

Très vite, bien que la langue chinoise lui fût totalement étrangère, il avait réussi à saisir l'expression des sons et ne se trompait pas à la parole de son maître. Il exécutait ses ordres avec un empressement plein de pondération, faisant preuve souvent d'esprit d'initiative comme ce jour où, de lui-même, il avait calé à l'aide de pierres un tonneau que, par jeu, on lui avait confié².

Si bien que Houang Fou, préoccupé par la mise en place de l'administration Ming à travers le territoire du Giao Chi et les révoltes qui s'ensuivaient, trouvait un grand délassément dans le commerce de Vijaya. Ainsi l'avait-il appelé quand le Roi du Champa, Ba Dich Lăi, le lui avait envoyé de Vijaya sa capitale en témoignage de reconnaissance envers l'Empire Céleste qui l'avait soutenu dans sa lutte contre l'ancien Daï Viêt. Puisse cet éléphant blanc lui apporter richesse et prospérité !

Au début, le magnifique animal n'avait été qu'une encombrante curiosité qui faisait sa ration quotidienne de tout le fourrage de l'avenue des Rangées de Tas d'herbes. Mais la noble bête l'ayant exclusivement reconnu pour maître, Son Excellence avait éprouvé à son endroit, sans qu'il s'en doutât, une vive sympathie, laquelle, sans qu'il s'en aperçût, s'était muée en amitié et

très vite en tendresse. Peu à peu, Vijaya était devenu l'interlocuteur favori que Son Excellence aimait chaque matin aller visiter et entretenir sans témoin. Aussi les jeunes eunuques préposés au service des écuries se hâtèrent-ils de disparaître à la vue de Houang Fou.

Il arrivait encore au Grand Intendant de s'étonner tout haut d'avoir pu faire son confident d'une de ces terribles machines de guerre des pays méridionaux.

— Et pourrait-on, disait-il en riant à Vijaya, te confondre avec les petits chiens qui s'ébattent dans les jupes de notre Impératrice Douairière ?

Mais Vijaya, l'un et l'autre le savaient, n'avait point été dressé pour la guerre. L'éléphant hochait son front de vieux sage à l'écoute de si déraisonnables paroles et lui tapotait affectueusement l'épaule. Il n'était pas rare, dans de tels instants, que le Grand Intendant lui rendît caresse pour caresse.

— Tous ces murs, ces palais, Vijaya, ne diffèrent guère de ceux que nous avons en Chine par le fait qu'ils « ont aussi des oreilles et que les fenêtres dissimulent leur homme ». Soyons sur nos gardes !

Il eût été inconcevable en effet qu'un grand dignitaire de la Cour des Ming fût surpris adressant à un animal, même le plus considérable, le souhait de quiétude*, l'entretenant des affaires de l'Etat et, pis encore, batifolant avec lui.

C'est pourtant à ce moment qu'un eunuque en habit bleu apparut. Mal lui en prit !

D'une trompe plus vive que l'éclair, Vijaya avait déjà écarté la main amie et avec des barrissements propres à étouffer n'importe quelles paroles, fonçait sur l'arrivant qui faillit s'évanouir de terreur.

— Que viens-tu faire ici ?

Houang Fou était partagé entre le fou rire et la colère.

* Souhait de bonne santé.

Aussi pantelant qu'un coq de combat après la défaite, le messager parvint à bredouiller :

— Leurs Excellences, le Généralissime Tchang Fou et le général Mou Tch'eng attendent Votre Grâce dans la Salle du Sentiment de la Concorde.

Sur quoi, il s'éclipsa sans demander son reste.

— Grand Frère, dit Houang Fou à Vijaya qui le lorgnait de son petit œil malicieux, on pourrait peut-être blâmer en la circonstance vos manières quelque peu brutales et votre excès d'audace. Mais je dois dire qu'en fait d'amitié, nul ne vous égale !

Et il lui promit de l'arak dont il raffolait.

Son Excellence encore tout égayée monta ensuite dans son palanquin et se fit conduire au jardin de la Perpétuelle Verdure où elle était attendue.

*

* * *

La Salle du Sentiment de la Concorde ouvrait de plain-pied sur le jardin de la Perpétuelle Verdure planté d'arbres fruitiers, en majorité des orangers, d'où ce nom pompeux, estimait Houang Fou, pour désigner un simple verger. De loin, il aperçut la stature élevée et la tête de léopard du Généralissime Tchang Fou qui, en compagnie de Mou Tch'eng, faisait les cent pas.

Les trois hommes en signe d'hommage se saluèrent bien bas. Une fois assis, le Grand Intendant Houang Fou s'enquit du motif de cette entrevue.

— Grand Frère, répondit Tchang Fou, nous sommes venus prendre congé de vous. Un courrier céleste* nous informe que Sa Majesté, estimant que les populations du Giao Chi vivent désormais en paix, nous rappelle auprès d'Elle. Selon Ses Saintes Instructions que voici — il sortit de sa manche le Décret Impérial — il vous est laissé le

* Emissaire de Sa Majesté l'Empereur Yong-lo.

soin en tant que Grand Intendant et Grand Juge de cette région d'achever la pacification. Notre Auguste Souverain ne peut apprécier les choses que de très loin. A nous de L'instruire que cette pacification pour être complète doit, comme on déroule une natte, s'étendre jusqu'aux frontières du Champa. Il convient donc d'étouffer rapidement ce foyer de résistance au Nghê-An avant qu'il ne se propage dans les provinces méridionales. Votre talent, secondé par la compétence du général Lu-Yi, viendra aisément à bout de cette tâche !

Son Excellence Houang Fou s'inclina à deux reprises. Ses moustaches et sa barbiche s'agitèrent tels trois rameaux flexibles pendant qu'un sourire ambigu glissait sur son séduisant et inquiétant visage.

— Nous n'ignorons rien, dit-il, des agissements de ce brigand de Trân Ngô* qui, persuadé que les changements survenus dans ce pays ont suscité beaucoup de mécontents, tente de rassembler des bandits rebelles dans son genre. Mais il ne saurait guère donner de l'inquiétude à nos officiers. *Si un serpent sans tête ne peut avancer*, dit le proverbe, *il lui est tout aussi difficile de progresser sans queue*. Pourquoi la population, que nous nous sommes conciliée en l'exemptant d'impôts pendant trois ans, et les lettrés, que nous avons appelés à collaborer et qui ont répondu nombreux, le soutiendraient-ils ? Pour remettre en selle les Trân fantoches, une dynastie qui les a conduits à la misère, à la ruine et pour finir à un usurpateur ? Votre stupide serviteur estime qu'en s'appuyant sur la collaboration des mandarins indigènes, en permettant aux conseils de notables de continuer à administrer les communes et en accordant aux tribus minoritaires protection et privilèges, nous laisserons pourrir la résistance au lieu de l'alimenter.

Tchang Fou redressa ses impressionnantes épaules, ses yeux de léopard fixés sur Houang Fou s'étirèrent

* Un fils cadet de l'Empereur Trân Nghê Tông.

jusqu'aux tempes. On le reconnaissait bien là le mandarin civil avec ses combinaisons, ses compromissions, et que je t'embrouille ici et que je t'entortille là. A jouer ainsi au plus fin, il risquait de s'étrangler dans ses propres nœuds ! Les feintises auxquelles lui-même avait eu recours au début de l'occupation n'étaient plus de saison. Quoi, ces Barbares étaient soumis, écrasés ! Les têtes qui auraient pu se redresser avaient été tranchées ou envoyées en Chine ! Déjà le regard de l'Empereur se portait bien au-delà de ce pays, vers les mers du Sud ! Et ce couillon de Grand Intendant voulait transiger quand tout compromis était une preuve de faiblesse ! Ces cerveaux qui se croyaient rusés ruinaient les affaires de l'Etat et fortifiaient la puissance des rebelles ! Qu'il se contente de jouer avec son éléphant qui, de toute façon, était trop grand pour lui !

Ayant ruminé ces pensées, il dit d'un ton suave :

— Grand Frère Intendant, je rends hommage à votre discernement et à l'acuité de vos vues politiques. Toutefois les consignes secrètes de notre Auguste Souverain n'abondent pas dans votre sens. Souvenez-vous : *Une fois sur le territoire du Dai Viêt, nos troupes devront brûler – à l'exception des livres de prières et des textes imprimés bouddhiques, taoïstes – tous les livres, tous les textes écrits originaires du pays jusques et y compris les recueils de chansons et chansons folkloriques, les livres pour l'éducation des enfants. Il faut incinérer même une seule bribe, un seul caractère écrit* ³ ! Le présent décret daté de la huitième lune de cette présente année les réitère avec force. Voyez plutôt !

Incontinent il lui en fit lecture :

— *Il vous a été prescrit à plusieurs reprises de détruire immédiatement tous les livres, textes écrits, y compris les recueils de chants composés par les gens du pays Annam ainsi que toutes les stèles commémoratives élevées par eux. Tchang Fou haussa le ton. Destruction instantanée, pas d'omission d'une seule bribe, d'un seul*

caractère. Il nous a été signalé que certaines de nos troupes n'ont pas immédiatement incinéré les livres et textes saisis, mais ont attendu un certain examen avant de les brûler. Dorénavant, vous devrez agir strictement selon les instructions antérieures. Ordre doit être rappelé à nos troupes de brûler sur-le-champ tous livres, cahiers, textes écrits trouvés en n'importe quel lieu. Défense de les conserver. Ordre de brûler. Ordre de détruire, de démolir...

Derrière son air recueilli, Houang Fou considérait Tchang Fou avec commisération. Ces pauvres mandarins militaires qui savaient si bien couper les têtes et se servaient si mal des leurs ! Croyaient-ils réellement que ce pays pouvait être asservi par la seule force comme on terrasse un tigre ? Les Han, les Song, les Yuan avant eux s'y étaient risqués et quel bien l'Empire du Milieu en avait-il tiré ? Des dépenses énormes, de bons officiers sacrifiés, le sang chinois répandu dans d'inutiles conquêtes ! S'ils ne tenaient pas compte des leçons de leurs ancêtres, comme eux ils connaîtraient la défaite. Après avoir conquis, il fallait apprendre à régner non en écrasant l'adversaire mais en utilisant ses faiblesses. Quelle économie d'énergie et de vies ! L'Empereur eût sans doute examiné ses suggestions au miroir de Sa Sainte Sagesse si le pouvoir n'avait été d'ores et déjà entre les mains de ce courageux imbécile de Tchang Fou et entre celles de ce non moins imbécile de Lu-Yi, son successeur.

Comme le Généralissime achevait sa lecture, le Grand Intendant s'inclina fort respectueusement.

— Généralissime, veuillez dire à notre Auguste Empereur, que Ses Instructions seront exécutées avec un zèle renouvelé. Déjà il n'existe plus au Giao Chi, tant dans les pagodes et les temples qu'à l'intérieur ou à l'extérieur des murs de Đông Quan (Thang Long), une seule stèle érigée par les Barbares. Quant aux livres, textes, recueils et chansons, ceux qui ont échappé à nos investigations seront recherchés, maison par maison, rassemblés et brûlés sur les places des marchés !

A mesure qu'il parlait sur ce ton convaincu, il ne cessait de se répéter : « Quel gâchis ! »

On apportait le thé quand un serviteur vint annoncer que le Kin-Yi-Wei* Trinh demandait instamment à être reçu. Les trois dignitaires célestes, étonnés, se regardèrent. Cette réunion avait un caractère privé et la Salle du Sentiment de la Concorde n'était point le palais Thiên An. Néanmoins, le Grand Intendant fit signe de l'introduire.

— Eh bien, demanda-t-il après que le nouveau venu se fut prosterné, qu'est-ce donc qui vous arrive ?

Le mandarin militaire du cinquième degré qui leur faisait face rayonnait d'obséquieuse satisfaction. Cet ancien conseiller des Hô avait été l'un des premiers à répondre à leur appel de collaboration. Son zèle dans la capture des anciens dignitaires de la Cour des Hô lui avait valu son poste de Prévôt de Đông Quan.

— Excellence, dit le Prévôt Trinh, grâce à votre bonne fortune, vaste comme le ciel, tous nos ennemis tombent entre nos mains ! Le lettré Nguyễn Trai qui fut jadis Censeur Royal a été capturé près du débarcadère de la porte du Ruisseau alors qu'il s'apprêtait à traverser le fleuve. Le petit fonctionnaire que je suis, sitôt signé l'ordre d'incarcération à la citadelle, vient de ce pas vous en informer.

— Est-ce bien l'auteur de *Nostalgie du Thai Thach* dont vous parlez ? demanda le Grand Intendant.

— Lui-même, se rengorgea le Prévôt, et qui se retrouve avec la cangue, planchettes aux mains et aux pieds.

— N'accompagnait-il pas son père en Chine ?

— Il prétend avoir été renvoyé par son père afin de s'occuper des tombeaux de ses ancêtres en sa qualité de fils aîné.

* King-Yi-Wei : « Commandant des gardes impériales des vêtements de brocart », fonction militaire chargée à l'époque des Ming de la police, de l'arrestation et de l'interrogatoire.

— Eh bien, on peut dire que vous n'avez pas été élevé à ce poste en vain ! — Le Grand Intendant se tourna vers Tchang Fou et Mou Tch'eng qui approuvèrent. — Nous saurons nous en souvenir, dit-il au Prévôt qui, s'inclinant comme pilon à ail, se retirait à reculons.

— Quelle négligence de la part du colonel Ts'ai Fou ! Laisser partir ce Barbare quand précisément il allait passer la frontière ! fulmina le Généralissime dès qu'ils furent seuls. Ces histoires de sacrifices rituels ne sont que manigances destinées à nous entortiller ! J'ai entendu vanter l'ardeur patriotique de ce Nguyên Traï, un homme des Hô. Il faut l'éliminer au plus tôt !

Derrière son éventail, le visage du Grand Intendant prit cette expression fine et rusée qui inspirait méfiance et respect.

— Généralissime, vous êtes un preux et forcément vous n'agissez pas à la légère. Considérons que ce Barbare jouit à travers le pays d'une grande réputation, non seulement de lettré mais aussi d'homme juste et intègre, qui lui a acquis le cœur du peuple. Aussi avons-nous tout intérêt à lui laisser provisoirement la vie plutôt qu'à le couper en morceaux.

Tchang Fou secoua sa tête triangulaire de léopard.

— Non ! Non ! Grand Frère, vous n'avez qu'à exécuter les ordres supérieurs, les directives de notre Souverain sont claires là-dessus : décapitez !

— Généralissime, répliqua le Grand Intendant aussi patient que l'aiguille dans la soie, les choses ne sont pas aussi simples qu'elles y paraissent. Il m'est revenu aux oreilles que ce Nguyên Traï en question, bien qu'il ait servi sous les Hô, n'a jamais été, à l'opposé de son père, l'homme des usurpateurs ! Son talent et son intégrité qui lui valent une vénération générale peuvent être, je l'admets, un danger, mais ils peuvent également nous servir. Si nous l'amenons à collaborer, c'est tout un clan de lettrés qui, nous le savons, « se cachent dans les herbes », qu'il entraînera à sa suite !

— Je connais, s'écria Tchang Fou, cette race d'insoumis ! C'est user sa salive que d'essayer de les convaincre. Éliminez !

Les yeux du Grand Intendant se fermèrent jusqu'à n'être que deux étroites fentes. Sans perdre de sa persuasive douceur sa voix se fit à dessein incisive :

— Il y a plusieurs façons, Généralissime, d'éliminer un homme autrement que par le sabre, dit-il. Si nous le tuons, nous en ferons une victime pour le peuple et nous n'y gagnerons rien. Qui croira à la très haute magnanimité de Sa Majesté qui prétend que les gens du Giao Chi sont tous Ses petits-enfants ? Si par chance, il coopère, notre pouvoir en sera durablement conforté. S'il refuse, en faisant preuve de clémence, nous jetterons sur son patriotisme et sur son intégrité, bref sur sa réputation sans tache, les voiles de la suspicion. « A quoi a consenti cet éminent lettré, dira le peuple, pour avoir pu sortir indemne de prison et vivre désormais à sa guise ? » Ne sont-ce pas là des arguments à prendre en considération ?

Le Généralissime Tchang Fou resta un long moment silencieux. Certes le Grand Intendant avait la langue agile et ses objections ne manquaient pas d'habileté car il sentait des scrupules lui monter du ventre :

— Soit, finit-il par admettre, c'est là une bonne tactique. En votre qualité de Grand Juge, disposez donc du prisonnier ainsi que vous l'entendez. Placez-le en résidence surveillée et si vous m'en croyez, ayez l'œil sur lui. Il se pourrait bien quelque jour que vous le regrettiez !

Et la séance fut levée.

Sitôt rentré au *yamen*, le Grand Intendant dépêcha deux secrétaires de confiance à la citadelle avec ordre de faire remettre, sous un prétexte ou un autre, dix taëls d'argent au prisonnier. Le directeur de la prison et son geôlier en chef avaient la fâcheuse habitude d'infliger une bastonnade d'intimidation à tout nouveau venu qui, pour les saluer, ne mettait pas la main à l'escarcelle. Ces

deux marouffles, par leur cupidité, risquaient de gâter toute la suite de l'affaire.

— Acquittez-vous de cette mission au plus vite ! commanda-t-il à ses sbires.

De son côté, il chargea ses services d'activer la procédure d'élargissement en disposant de tout l'argent et des rouleaux de soie nécessaires à arroser les intermédiaires. Il n'était pas question de perdre le pari qu'il avait engagé.

*
* *

Le Généralissime Tchang Fou, à la tête de l'Armée Impériale, n'avait pas plus tôt tourné les talons vers la Chine que le Grand Intendant Houang Fou, désormais maître absolu du Giao Chi, prenait possession du palais Impérial, de ses eunuques et de son sérail, la huitième lune de l'année Dinh Hoi (du Porc, 1407).

Au nord, il n'aurait été qu'un nom dans la liste des hauts fonctionnaires de Sa Majesté Yong-lo, n'existant que pour lui-même et pour une poignée d'hommes. Ici, au sud, il était la propre émanation de l'Empereur, Son Double. Sa puissance irradiant de la Cité Interdite, sa vie réglée par les rites, son essence divine de médiateur du Ciel et de la Terre, son langage impérial et jusqu'à ses pensées les plus intimes, ses appétits les plus secrets, étaient les Siens !

Cette idée ne répondait pas seulement à une soif de pouvoir, elle rejoignait dans l'amour filial de Houang Fou pour son Empereur, Père et Mère du Peuple, un désir plus trouble et plus complexe, de la même nature que celui qui l'avait toujours poussé à rechercher furieusement les faveurs de chacune des courtisanes dont le Fils du Ciel avait daigné faire quelque temps ses bien-aimées.

L'existence qu'à présent il menait, il ne l'avait jamais vécue qu'en rêve. Pareils aux nuages qui se pressent,

hauts dignitaires chinois et mandarins indigènes se prosternaient à ses pieds. Dans son harem, les plus belles femmes venues des diverses provinces de Chine dans leurs accoutrements particuliers, les princesses captives, les danseuses et cantatrices les plus talentueuses et ravissantes du Giao Chi attendaient sa fantaisie. Laquelle s'exprimait ni plus ni moins que celle de Son Vénéré Souverain : par une fiche de jade mise sens dessus dessous dans la collection de toutes celles qui portaient, gravé en caractères d'or, le nom d'un minois poudré.

La plus jeune de toutes ces femmes soupirant nuit après nuit sur leur oreiller solitaire s'était imposée à lui au hasard d'une promenade dans le jardin Impérial.

Seule, au milieu des rires et des cris étouffés de ses compagnes dispersées, elle était restée droite et raide. Dans cette attitude insolente, un sourire d'ironie étirant ses longs yeux, elle l'avait regardé approcher avant de se détourner, indifférente. Et, sur-le-champ, il l'avait désirée à en perdre ses trois âmes et ses quatre esprits vitaux !

Comment décrire son teint d'une blancheur de fard, la beauté de son front large comme celui des cigales, le charme de ses sourcils pareils à des antennes de vers à soie ? Et que dire des trésors cachés sous la tunique fleurie et les pantalons légers qui la couvraient toute ? *Beauté à faire plonger les poissons et tomber les oies sauvages**, qui, en la voyant, ne se serait écrié : « N'est-ce point là le Ciel » ?

Aussitôt il avait fait demander son nom. C'était la concubine Huong tham (Parfum Secret) âgée de quinze ans à peine, enlevée depuis peu à son village du Palanquin de Jade. Il ne l'avait point fait immédiatement appeler : l'attente rendrait plus intense le moment où, nue sous le manteau de pourpre, l'eunuque de service la lui amènerait.

* Expression tirée du poète chinois Ts'ao Tche (Ts'ao Tseu-Kien, 192-232. Tenu pour le plus grand poète de son temps).

Ce soir, il s'était décidé. Baigné et vêtu de vêtements frais, il l'attendait, buvant de l'arak et s'agaçant les dents à croquer des os de poulet frits, sa gourmandise préférée.

La nuit était douce et bleue en ce début de dixième mois. A travers le balancement des stores ornés de phénix, il voyait la lune bercer son reflet dans le Grand Lac de l'Ouest. Là-bas, sur l'autre rive, s'étendaient la jungle de bambous et d'arbres enchevêtrés, les sombres forêts de bois de *lim* : domaine des tigres et des panthères, des crocodiles et des iguanes. Tout naturellement il y associa ces bandits rebelles qui, dans les montagnes du Nghê An, faisaient d'épouvantables ravages avant de se retirer au fond de leurs repaires inexpugnables. Sans cesse les troupes du général Lu-Yi devaient les combattre non sans essayer depuis quelque temps de cuisantes défaites. Cette situation au sud du pays lui était aussi douloureuse qu'un clou dans l'œil. Mais ce soir, au diable ces rebelles et les vaines tentatives en direction de ce buffle entêté de Nguyên Traï, le Grand Intendant se sentait en accord avec ces vers de Li T'ai Po* :

*L'homme n'est satisfait que s'il épuise tous les
plaisirs de l'heure.*

*Ne laissez donc pas vide le gobelet doré face à
la lune !*

*Le Ciel m'a comblé de dons, il faut les employer ;
Si je jette au vent mille onces d'or, il m'en
reviendra d'autres !*

Au même instant, Sinh, l'eunuque de service, ayant découvert dans le Cabinet aux Tablettes la fiche de jade par laquelle la fantaisie de Son Excellence s'était pendant le jour exprimée, se dirigeait vers le sérail.

* Poète chinois le plus célèbre en Occident (701-762). Dynastie des T'ang (618-907).

Se détachant du groupe des eunuques en faction à la nuit tombée près des appartements secrets, le jeune Du lui courut après.

— Grand Frère, votre frère dans l'embarras voudrait vous parler !

— Ce soir, je dois assurer mon service, et toi, le tien. Tu me parleras demain.

— Hélas, je crains de ne pouvoir attendre.

— Eh bien, de quoi donc s'agit-il ?

— Chut, parlez plus bas, on pourrait nous entendre, dit Du. Qui vous presse ? La première veille* vient à peine de sonner. Si vous me dites à la porte de qui doit être suspendue la lanterne que vous portez, je m'acquitterai de cette tâche en un éclair, nul ne peut me battre à la course et j'aurai ensuite le loisir de vous entretenir de l'affaire qui me préoccupe. Il y a là tout près un endroit où nous pourrions nous retirer à l'aise devant une seille de vin vieux que ma famille m'a fait porter. Qu'en dites-vous ?

— Tu me connais, une seille de vin, vieux de surcroît, n'est pas pour m'effrayer ! Eh bien soit, suis-moi.

Quand ils furent hors de vue, il lui tendit la lanterne de corne écarlate, le trousseau de clés et lui glissa dans l'oreille le nom de la femme désignée.

Du n'était pas plutôt parti qu'il était déjà de retour et remplissait les bols. Sinh, petit eunuque aux yeux vagues et à la lippe molle, était grand buveur. Il avala le sien d'un trait.

— J'en boirais bien encore un, dit-il. Tiède cette fois.

Pendant que Du faisait chauffer le vin, Sinh s'étonna de la présence incongrue de ce fourneau de terre dans un réduit autrefois destiné à entreposer les vêtements impériaux usagés.

— A quoi bon vous troubler pour un objet que j'ai trouvé là où vous le voyez et qui tombe fort à propos ? dit Du. Maintenant que le vin est à point, videz-moi plutôt cette bolée, Grand Frère !

* De 19 heures à 21 heures.

Invitation qu'il n'était point nécessaire de renouveler. Sur-le-champ, Sinh en ingurgita deux d'affilée.

— Eh bien, Petit Frère, me diras-tu enfin ce qui t'arrive ?

Mais à peine Sinh avait-il parlé — Aïe, retiens-moi, je tombe ! —, la mousse lui sortit de la bouche, ses yeux se dévissèrent et il s'écroula tout d'une masse.

En un tournemain, Du le traîna dans un coin, coiffa son bonnet orné d'une cigale et d'une queue de rat⁴, récupéra ses clés et, après avoir entassé sur lui quelques vieilles défroques impériales, prit à grands pas le chemin du sérail.

Quand il pénétra chez Parfum Secret, celle-ci ne s'était point encore dévêtue. A sa vue, elle poussa un cri de surprise et s'esquiva derrière un écran.

— Pourquoi les vieilles nourrices ne vous ont-elles pas aidée à ôter vos parures ?

Les petites mains de Parfum Secret se crispèrent sur le bord du paravent. Son visage prit une expression horrifiée.

— Grand Frère, pourquoi feindre de ne pas me reconnaître ? Nous appartenons au même village. Autrefois, nous avons partagé les mêmes jeux, mangé au même plateau et dormi sur la même natte. Me montrer nue devant vous me serait aussi douloureux que devant mon père ou mon frère ! Je vous en prie, retirez-vous !

Sous son regard suppliant, Du eut un sourire.

— Crois-tu donc pouvoir changer les rites ? Ne fais pas de cérémonies et hâte-toi. Ton seul vêtement, le voici ! — Il lui montrait l'ample manteau pourpre qu'il portait sur son bras.

Parfum Secret ne pouvait s'y résoudre. Hors du cercle des lampes, Du suivait avec avidité sur son joli visage les sentiments qui l'agitaient.

Au loin, le tambour annonça la deuxième veille*. Là-bas, dans les appartements secrets, Son Excellence attendait.

* De 21 heures à 23 heures.

— Dois-je appeler les nourrices ou bien te dévêtir moi-même ? dit-il.

La jeune fille tordit ses jolis doigts. Ses joues d'Immortelle semblaient avoir pris le feu de la grenade.

— Moi ou un autre, que t'importe celui d'entre nous qui te regarde ! Crois-tu donc que Son Excellence va se contenter de te contempler ?

Il rit silencieusement.

Elle vit ses yeux striés de rouge, signe de cruauté, ses lèvres violettes, marque de noire méchanceté et abandonna toute résistance. L'être insensible qui lui faisait face n'avait plus rien à voir avec le doux adolescent qu'on avait châtré et emmené à la capitale garder les femmes du sérail.

D'un geste brusque elle dénouait sa ceinture quand un cri s'étrangla dans sa gorge : d'un coup de pied il avait démantibulé le paravent.

— Petite Sœur, ceci n'est pas conforme aux rites. Approche-toi des lampes que je te voie. Fais vite !

Il avait reculé dans l'ombre, la sueur emperlait son front. Son regard dément allait de ce corps qu'elle dévoilait avec répugnance à ses larmes de rage et d'humiliation. Déjà la tunique s'écartait, la courte veste brodée tombait. D'un mouvement qui fit saillir sous la soie les pointes dures de sa jeune poitrine, elle détacha lentement les cordons de son cache-seins.

— En voilà des histoires pour d'aussi maigres trésors ! — Il examinait froidement ses tétons légers. — Es-tu seulement nubile ? Rassure-toi, on dit que le Chinois a du goût pour les jeunes pousses !

Il frissonnait du plaisir de la tenir sous la torture de son regard, de voir trembler ses petites mains qui faisaient péniblement glisser les pantalons de soie imposés par les Chinois, dévoilant le nombril candide, le tendre ventre et la mousse de la conque secrète, tant attendue.

— Mais tu es trop velue ! Pourquoi les vieilles mamas ont-elles négligé de t'épiler ? Ignore-tu que les

Chinois n'aiment pas les poils ? – Devant son geste de pudeur il ricana. – Tu fais bien des manières, petite traînée. Qu'espères-tu cacher ?

A présent qu'elle était nue, qu'attendait-il pour l'enrouler dans l'ample manteau et l'emporter vers la couche où elle était désirée ? Seulement il n'en avait pas fini avec elle. Il l'avait tant convoitée lorsqu'il était encore un homme au village du Palanquin de Jade ! De ce dernier, il avait été chassé, pis, vendu, mutilé en échange de la faveur royale sur sa famille, son village et sa commune. Une véritable aubaine : des boisseaux de riz, l'exemption militaire d'office, une pension égale à l'impôt personnel de dix-sept habitants, pour les siens, mais pour lui ? Était-il délivré du désir par son impuissance à le satisfaire ? Ici, dans la Cité Interdite, tout concourait à exacerber ses appétits. On avait supprimé l'effet non la cause. Il détaillait Parfum Secret et il la haïssait. Elle appartenait au monde de ces paysans grossiers, de ces sauvages abrutis de misère qui avaient fait de lui ce qu'il était.

Il se mit à tourner autour d'elle qui, tremblante, baissait obstinément la tête. Alentour, il ne voyait nul bassin empli d'eau de santal. Il se rapprocha à la toucher et murmura entre ses dents :

— Es-tu propre au moins ? La couche de Son Excellence n'est pas la natte crasseuse où tu dormais dans ton village pouilleux. Les Chinois détestent les odeurs fortes. Sais-tu que certains d'entre eux sont incommodés par la puanteur de la femme à trois chambres d'intervalle ? As-tu tout fait pour mériter ton nom ?

Il se mit à rire de sa bonne plaisanterie.

A ces mots, Parfum Secret s'était redressée.

Sous les sarcasmes, sa pudeur s'en était allée, submergée par une colère à lui rendre le foie noir et les viscères violets. D'un souple mouvement de félin prêt à bondir, elle tendit vers Du son corps en bouton qui n'attendait plus que l'amour d'un homme pour s'épanouir.

Ses lèvres frémissantes, ses seins avides, son ventre affamé entre ses cuisses offertes proclamaient qu'elle était prête. Qu'il la conduise donc au Chinois, lui qui n'avait que des mots pour pénétrer une femme ! Elle eut ce sourire railleur qui avait bouleversé le Grand Intendant jusqu'aux entrailles.

Mais Du n'en avait pas terminé. La haine le faisait frémir de la tête aux pieds. Il aurait voulu lui infliger le supplice de la mort lente, lui fendre ensuite la poitrine et lui arracher le cœur. A défaut, il dit avec une lenteur pleine de menace :

— Vraiment, c'est perdre son temps que de vouloir t'aider. Je te donne des conseils de Grand Frère Aîné, je retarde le moment où le Chinois va te déchirer, où tu vas saigner comme un poulet qu'on égorge, et tu ne me manifestes aucune reconnaissance. Crois-tu donc que je me serais substitué à cet ivrogne de Sinh qui aurait dû t'amener si j'avais su que tu ne me prodiguerais pas la moindre parole de gratitude ? Chienne, tu es bien la digne fille de ces pourceaux de villageois du Palanquin de Jade !

Il avait ramassé une lampe et en rapprochait d'elle la flamme. La tentation le tenaillait de lui carboniser le bout des seins, de lui griller la toison et la chair qui était en dessous. Mais la garce aurait ameuté par ses cris tout le sérail et il eût fallu, pour ça, lui attacher les pieds à l'aide de cordes pendues au plafond ainsi qu'il l'avait vu faire sur une vieille estampe chinoise.

Il s'écarta à regret. Son Excellence attendait cette femelle pour en jouir à satiété. Il comptait bien ne pas perdre une seule miette des jeux du « Nuage précédant l'averse* ».

Jetant sur elle le manteau, il l'enleva rudement entre ses bras robustes. Sous son étreinte, il la sentit se raidir et ne l'embrassa que plus étroitement tandis qu'il hâtait le pas.

* Expression littéraire pour parler des jeux de l'arnour.

Des couloirs sonores furent traversés.

Il allait toujours, la broyant doucement contre sa poitrine dans un enlacement qui semblait passionné.

Des marches furent gravies.

Enfin la douceur d'un pavillon aux effluves suaves. L'éclat tamisé des lanternes. Encore quelques pas. Un arrêt.

Des rideaux furent tirés.

— N'oublie pas, murmura Du contre son oreille, quand il t'enfilera, je serai là.

Il déposa son fardeau dans l'alcôve parmi les soyeuses étoffes d'un lit précieux. Sur lui, le rideau retomba.

Entre ses cils, Parfum Secret eut à peine le temps de voir frémir l'étoffe qui le dissimulait qu'un cliquetis harmonieux se fit entendre. Lorsqu'il cessa, une main entrouvrit les courtines entre lesquelles le beau et inquiétant visage de Son Excellence apparut.

Tant de femmes depuis qu'il régnait sur Dông Quan lui avaient été ainsi amenées, lascives éhontées, courtisanes habiles, vierges effarouchées, qu'il s'attendait, compte tenu de l'âge de Parfum Secret, à trouver une tremblante enfant que savantes caresses et paroles de miel amèneraient à s'abandonner. Il en était d'avance tout excité. Au lieu de quoi, il vit deux longs yeux de panthère brûler l'ombre, une forme ramassée sur elle-même, pourquoi pas celle d'un fauve ? Ses cheveux sous un bonnet se hérissèrent. Craignant quelque perfidie, il s'assura que son poignard était à sa ceinture et le bras haut levé éclaira l'alcôve.

Quoique la petite fille qu'il découvrit ressemblât au plus joli félin qui se puisse voir, c'était bien une femme. Son Excellence s'approcha donc de la couche en souriant. Mais Parfum Secret ne faisait pas plus attention à lui que s'il eût été invisible, toute son attention concentrée sur un coin précis du rideau. Son expression cruelle et patiente rappelait à Son Excellence celle d'un tigre à

l'affût. Cette comparaison l'égaya au point qu'il ne s'offusqua pas de ce manquement aux règles de la plus élémentaire courtoisie. Devait-il attendre d'une enfant aussi jeune, d'une Barbare, qu'elle se comportât en parfaite courtisane ? Le souhaitait-il ? Sans doute était-ce là quelque jeu de gamine effrontée, capable d'ajouter du piment à leurs relations.

Avec une amoureuse ferveur, il contemplait sa nudité candidement offerte, fasciné au-delà de ce qu'il aurait imaginé par la petite tête de renard velu pointant entre ses cuisses, si noire sur sa peau si blanche. Lorsqu'il s'avisa d'y fourrer un doigt, elle tressaillit et enfin le regarda.

Depuis qu'il gouvernait ce pays, le Grand Intendant avait vu des tigres pris au piège : leurs yeux avaient cet éclat sauvage et sanguinaire.

— Qu'a donc ma bien-aimée ? Pourquoi ces nuages sur son front ? demanda-t-il sans retirer sa main.

Avec un trémoussement de fillette qui facilita, comme par inadvertance, le chemin à cette main indiscreète, elle se blottit contre lui. De sentir sur sa poitrine ce corps d'enfant aux tétons légers et aux hanches de petit garçon, il ne pensait plus qu'à se dévêtir hâtivement et à pousser sa pointe dans ce tendre anneau qui, telle une petite bouche, se refermait autour de son doigt.

C'est le moment qu'elle choisit pour renverser vers lui un visage où les larmes coulaient en pluie.

— Seigneur, dit-elle très bas de sorte que le Grand Intendant lisait ses paroles sur ses lèvres plus qu'il ne les entendait, Votre Excellence doit renvoyer Son indigne servante !

Pantelante, son nuageux chignon croulant sur ses épaules, elle était l'incarnation même d'un enfantin désespoir. Soudain, elle se cacha les yeux, ne découvrant que ses lèvres rouges et humides comme l'orifice qu'en bas Son Excellence continuait d'élargir d'un index expert.

— Cet homme a osé ! dit-elle dans son chinois